

—Ah ! une superbe maison ? répéta Nicole. Tu vas chez des riches alors ?

Perrier se mit à rire.

—Eh ! eh ! fit-il, tu m'as tout l'air de t'apercevoir qu'il y a plus de dix sous à tirer de l'aventure.

—Dame !

—Le fait est que, tout en rendant service au chevalier, on peut s'assurer s'il n'y a pas derrière lui autre chose à glaner que des myrtes.

—Et moi, que vais-je faire ?

—Toi, tu retourneras m'attendre à Blancey où je te rejoindrai dans une quinzaine. Je rendrai compte par lettre au chevalier de mon expédition.

—Et les d'Armangis ?

—Pour cette fois encore nous les laisserons tranquilles... Ne chassons pas deux lièvres à la fois.

Trois jours après, le docteur, que la Cardoze avait laissé partir, arrivait à Mortreuil et s'installait à l'auberge qui lui avait été désignée par de Saint-Dutasse.

—Vous avez là, en face de vous, une bien belle propriété, dit-il à l'aubergiste qui lui servait à dîner dans sa chambre.

—Oui, elle appartient à M. Faustol, le plus riche propriétaire du pays. Il a tant de millions à remuer à la pelle qu'il ne sait que faire de sa fortune, répondit l'hôtelier.

Ce laconique mais fort agréable renseignement fit palpiter doucement le cœur de Perrier.

—Vraiment ? Il est embarrassé de ses millions ? N'a-t-il pas d'enfants ?

—Pardonnez-moi... une fille... Ah ! le mortel qui l'épousera ne sera pas à plaindre !

—Elle est donc encore à marier ?... Souvent, les filles qui ont une énorme dot sont laides à faire peur, insinua le médecin en affectant de n'attacher aucune importance au sujet traité.

—On ne peut dire cela de Mlle Faustol, qui a une ravissante tête.

—Ou bien, quand elles ne sont pas laides, elles se trouvent être contrefaites... Souvent aussi la grosse dot est un moyen d'éteindre les susceptibilités du futur à propos du passé de la demoiselle.

—Oh ! soyez tranquille, rien de tout cela ne regarde Mlle Amélie.

Perrier se mit à rire en répondant :

—Mais, mon cher monsieur, croyez que je suis parfaitement tranquille, attendu que Mlle Amélie m'importe peu. Je ne la connais uniquement que par ce que vous venez d'en dire, et il y a gros à parier que la connaissance n'ira pas plus loin, puisque je pars dans trois heures pour Lunéville. J'y vais voir un de mes parents, capitaine de dragons, qui sera bien surpris, car je ne l'ai pas prévenu de mon arrivée.

—Un capitaine de dragons ! s'écria Frochon, mais vous ne le trouverez pas à Lunéville.

—Bah ! pourquoi donc ?

—Parce que, depuis deux mois, les dragons y ont été remplacés par des régiments de lanciers.

—Qu'en savez-vous ? dit le docteur jouant la surprise.

—A leur passage, j'ai ouï les officiers supérieurs des dragons.

—Sapristi ! que m'annoncez-vous là ? Etes-vous bien certain que c'étaient des dragons ?

—Positivement. Ils ont soupé et couché chez moi, je vous le répète.

—Soupé ? Alors ils ont dû mettre le village en révolution, car, après boire, ils sont de vrais diables...

—Eh bien ! non, vrai ! vous faites erreur... ils ne se sont pas occupés du village... ils n'ont pas bougé d'ici.

—En ce cas, votre millionnaire et sa fille ne doivent pas avoir fermé l'œil de la nuit à cause des chants et des cris de ces messieurs.

—Erreur encore, ils ont été sages au possible et, comme ils étaient arrivés à la nuit tombée et qu'ils sont repartis le lendemain au point du jour, je ne crois pas que Mortreuil se soit même douté de leur passage.

—Ils n'ont pas commis la plus petite esopado... la moindre folie ?

—Pas ça ! dit Frochon en faisant claquer son ongle sous sa dent.

Cette série de réponses prouvait à Perrier que rien du crime honteux de M. de Saint-Dutasse n'était connu dans le pays.

—En est-il de même dans la maison en face ? A coup sûr non... ils doivent avoir étouffé l'affaire entre quatre murs... Comment pénétrer chez ce millionnaire pour savoir à quoi m'en tenir ? se demanda-t-il en attendant l'aubergiste qui était allé lui chercher un autre plat.

A la rentrée de Frochon, le docteur secoua tristement la tête en disant :

—Ma foi, mon digne hôte, vous pouvez remporter ce nouveau mets, car la nouvelle que vous m'avez donnée m'a coupé net l'appétit... Moi qui m'étais fait une fête de passer quelques jours à Lunéville avec mon capitaine de dragons... Fichue idée que j'ai eue de ne pas lui écrire pour mieux le surprendre ! Quel ennui ! C'était un temps que je m'accordais pour me reposer. Je crois que le mieux pour moi est de renoncer à ces vacances et de retourner tout droit à mes malades.

—Vos malades ! Est-ce que vous êtes médecin ? dit vivement Frochon.

—Oui... d'où vient votre surprise ?

—Oh ! ce n'est pas précisément de la surprise... Voilà ce qui en est... Nous sommes sans médecin pour le quart d'heure... car le nôtre vient de mourir d'une chute de cheval.

—Avez-vous quelqu'un de souffrant dans le village ? Je suis à sa disposition, s'écria Perrier avec un feint empressement.

—Grand merci ! Pour le moment nous n'avons personne de malade dans Mortreuil. Avant de se casser la tête, notre docteur avait pris la précaution de guérir tout son monde. Et puis, en attendant qu'il nous en vienne un nouveau, nous ne manquons pas de médecins dans les environs... J'ai même été chargé de lui en trouver un bon par la vieille servante de M. Faustol.

Perrier dressa aussitôt l'oreille.

—Ah ! fit-il. Quelqu'un est-il donc indisposé chez ce M. Faustol ?

—Non. C'est seulement par prudence... à cause de la demoiselle. Elle a été malade, il y a deux mois, d'une maladie nerveuse dont le défaut l'a soignée. Maintenant, elle se porte à merveille...

—Une maladie nerveuse demande d'habitude un traitement fort long, insista le docteur.

—Oui... mais moi, j'ai toujours cru que la maladie de la demoiselle était tout bonnement la suite d'un excès de fatigue... Elle est délicate, la jeune fille... et elle aura voulu trop en faire.